

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 19 MARS 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ, par Jules Saint-Elme.—Poésie : Elles, par Charles Fuster.—Etudes historiques : Les cimetières de Montréal, par G.-A. Dumont.—Bibliographie, par J. St.-E.—Légendes et traditions : La méchante femme (avec gravure), par Paul Champ-Rigot.—A mon petit neveu Edmond : La leçon par un chien, par Marie-Louise.—Poésie : Fin de polémique, par Germain Beaulieu.—Chronique, par Geneviève.—Nos gravures.—Nouvelles à la main.—Feuilleton : Mlle de Kerven, deuxième partie de Carmen (suite) — Rapport annuel de la Banque du Peuple.—Choses et autres.—Problèmes d'Échec et de Dames.

GRAVURE.—L'anarchie en Espagne : Exécution de quatre anarchistes à Xérès.—En Bulgarie : "Le prince Alexandre proclamé roi par ses sujets," tableau vivant représenté à la cour de Sofia.—En Mongolie : Les prisonniers d'Oulga.—Les dangers de la chasse à l'éléphant. L'accident arrivé au capitaine Patterson.—Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Demain dimanche, en causant en famille, demandez tout à coup à un de vos frères, oncle, tante, cousine, ou ami :

—Quel est aujourd'hui le quantième de la semaine ?

On ne vous comprendra pas tout de suite et vous ajouterez :

—Oui, est-ce le premier, le deuxième, le cinquième, le septième jour de la semaine ?

Tous se mettront à rire, se demandant si vous ne commencez pas à jouer du violon, comme on dit en bon Canadien, et répondront d'une seule voix.

—Le septième, parbleu ! C'est bien clair.

—Pourquoi clair ?

—Comment, pourquoi ? Mais mon pauvre ami, est-ce que vous ignorez que la religion nous enseigne de travailler pendant six jours et de nous reposer le septième ?

Alors vous vous recueillerez un instant, semblant chercher dans vos souvenirs et vous leur direz ce qui suit :

—Oui, je sais parfaitement que dans l'Exode ont lit le commandement suivant :

"Rappelle-toi que tu dois sanctifier le jour du

sabbat ; pendant six jours tu travailleras et tu feras toutes les œuvres qui se rapportent à toi-même. Mais le septième jour, c'est le sabbat du Seigneur ton Dieu ; tu t'abstiendras de tout travail en ce jour, toi, ton fils, ta fille, ton serviteur, ta servante, ta jument (ou ta bête de somme), et même l'étranger qui réside en ta demeure. Car le Seigneur a fait en six jours le ciel, la terre, la mer et tout ce qui y est contenu, et il s'est reposé le septième jour ; c'est pourquoi le Seigneur a béni le jour du sabbat et il l'a sanctifié."

—Ceci nous prouve d'une manière évidente que le septième jour de la semaine était bien le samedi, puisque le jour du sabbat est encore observé le samedi par les Juifs.

—Alors, comment se fait-il que nous commençons la semaine par nous reposer, avant de travailler ?

—Ah ! pourquoi ? Parce que d'après les quatre évangélistes la résurrection de Jésus-Christ a eu lieu le premier jour de la semaine après sa crucifixion, et que les chrétiens l'adoptèrent comme jour consacré en mémoire de ce grand événement.

Pour le même motif, ils lui donnèrent le nom de *dies magna* (le grand jour), dont est dérivé notre mot dimanche.

Cette petite explication étonnera bien du monde, car c'est une idée généralement accréditée dans les cerveaux que le dimanche est le dernier jour de la semaine.

J'ai même trouvé un dictionnaire, celui de Gazier, qui est tout nouveau, affirmant que le dimanche est le septième jour.

Bouillet, lui, est fort peu embarrassé, il nous dit tout simplement que "suivant les uns, c'est le premier jour de la semaine, suivant d'autres c'est le septième."

Littré, Larousse, Bescherelle, de Vorepière, Dezobry et Bachelet, Gattel et autres, sont dans le vrai en disant que c'est bien le premier jour.

. Il y a parfois de ces questions qui embarrassent beaucoup.

—En l'an 2 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire après Jésus-Christ, quel âge avait le Sauveur ?

Sur cinq, trois m'ont répondu en souriant :

—En l'an 2 ?..... attendez donc..... Il était mort depuis deux ans.

—Pas du tout, il avait deux ans, ou plutôt il était dans sa deuxième année.

—Mais, alors, pourquoi dites-vous : après Jésus-Christ ?

—Parce que l'ère chrétienne commence à la naissance du Christ. Si vous la faites commencer à la mort de Jésus-Christ, vous serez obligé de compter à partir de sa naissance pour les siècles passés avant, mais que deviendront les les trente-trois années de sa vie ? On ne dit pas : en telle année, pendant Jésus-Christ.

. Le duc de Mons, de tarasconnaise mémoire, n'est pas un type inventé par Daudet ; il existe en chair et en os et reparait de temps en temps sous un nom ou un autre, sur un point quelconque du globe en quête de pigeons qu'il plumerait à son aise.

Le dernier dont la chronique fasse mention répond au nom de comte d'Hérouval, un comte d'occasion, mauvais teint, qui vient d'exploiter en France une foule de bêtards qui se sont laissés prendre à ses grands airs de vertu.

Après avoir fondé et fondu plusieurs journaux monarchistes, il s'est mis à faire la traite des blancs.

Ainsi que son devancier, le duc de Mons, il procédait d'une manière très simple, avec cette différence que le pays paradisiaque qu'il avait découvert n'était pas une île perdue dans l'océan, mais bien notre nord-ouest canadien.

Mettant à profit, à son profit plutôt, les conférences du bon curé Labelle et les nombreux articles publiés en France depuis quelque temps sur le Canada, il fit appel aux hommes de bonne volonté en leur vantant outre mesure les avantages du Nord-Ouest.

Déjà fondateur de la *Société de marine marchande et apostolique*, il jeta les bases de la *Société*

canadienne du Nord-Ouest, il émit des actions que l'on s'arracha bientôt contre de beaux écus sonnants.

Il parlait d'or, cet aventurier, et disait tant de mal de la République et des républicains qu'il inspirait tout de suite confiance aux bêtards, car médire à tout propos des actes du gouvernement français semble être acte méritoire et constitue un brevet de vertu aux yeux de certains hallucinés.

D'autres se laissent prendre par ignorance.

. Parmi les nombreuses victimes de ce chevalier d'industrie se trouve une de nos vieilles connaissances, le père Robert, comme nous l'appelions ; bien qu'il soit encore très vert et très vigoureux ; brave homme, s'il en fut jamais, connaissant un peu de tout, jardinage, culture, menuiserie, forge, etc, le père Robert, pendant un voyage en France, fit la connaissance du comte d'Hérouval, *alias* Delmas, *alias* Cambacérés, *alias*, etc, et se fit prendre dans ses filets.

Songez donc ! il s'agissait d'être régisseur de vastes propriétés situées dans le Nord-Ouest ; rien à faire, des millions à gagner en spéculant !

Je le vis un jour à Montréal, le chef couvert d'un képi à double galon d'or, tout rajeuni, souriant et guilleret :

—Et quel bon vent nous fait rencontrer, Robert ? Etes-vous donc rentré dans l'armée ; je croyais qu'après vingt ans de Canada vous ne songiez plus à faire le coup de feu ? La guerre n'est-elle enfin éclatée avec la Prusse ?

—Non, non, ce n'est pas aux Allemands que je vais faire la guerre, c'est à la prairie !

—La prairie ?.....

—Oui, avec monsieur le comte.....

Et c'est alors qu'il me raconta les jolis contes que lui avait contés monsieur le comte.

Toujours le même mirage ! Des terres pour peu de chose, un ciel sans vapeurs, des moissons abondantes, du gibier dans tous les bois, des poissons délicieux dans les eaux, etc.

Et notez qu'il y avait du vrai dans tout cela.

Ce qui l'était plus encore, c'est que le comte d'Hérouval vendait des terres qui ne lui appartenaient pas et qu'il en empochait le prix.

. Vous souvient-il de ce passage de *Port Tarascon*, alors que toutes les imaginations tarasconnaises sont en ébullition au récit des merveilles que leur promet le duc de Mons.

"Dans toutes les familles on faisait des plans. L'un rêvait des persiennes vertes, l'autre un joli perron ; celui-ci voulait de la brique, celui-là du moëllon.

"On dessinait, on coloriait, on ajoutait un détail à un autre ; un pigeonnier serait gracieux, une girouette ne ferait pas mal.

"—Oh ! papa, une véranda !

"—Va pour la véranda, mes enfants ! Pour ce qu'il en coûtait !"

C'est un peu, beaucoup, ce qui se passait dans les familles françaises qui s'étaient enthousiasmées et monté la tête aux mielleuses paroles de M. le comte, fondateur de la Société du Nord-Ouest canadien.

On partit gaiement, on arriva plein de courage et d'espérance, mais le rêve ne dura guère et la réception fut terrible.

La prairie, les bois et les eaux existaient bien, mais où était la part des émigrés, la maison et le reste ? Rien que des horizons se succédant sans fin et dont la monotonie n'était rompue à d'immenses intervalles que par quelques établissements fondés au prix de bien des privations et des sueurs.

Les titres qu'ils possédaient ne valaient pas le papier qu'on leur avait délivré en retour de belles pièces d'or amassées une à une, et que l'on n'avait tirées du vieux bas que dans l'espoir d'un bonheur sans mélange.

En revanche, tous ou presque tous, avaient des parchemins contatant qu'ils étaient membres d'un nouvel ordre de chevalerie, le nom ne me revient pas, fondé par le même comte d'Hérouval.

Les parchemins, c'est très joli, mais s'ils suf-